

Les utopies ont dominé le XIXe siècle. Mais un XXe siècle rempli d'horreurs et d'hécatombes les ont anéanties. Faut-il les regretter, ou au contraire se réjouir de la disparition de rêves en partie responsables des plus monstrueuses idéologies ?



Dans une scène de discussion du roman de Dostoïevski *Les Possédés* un personnage vaguement anarchiste nommé Chigalov expose ce qu'il appelle son « plan de bonheur universel ».

Celui-ci passe par le « partage de l'humanité en dix parties inégales, un dixième des hommes jouiraient d'une liberté absolue et exercerait sur les neuf autres dixièmes une autorité sans limite.

Les autres devraient renoncer à toute individualité et devenir pour ainsi dire un troupeau... travailler.

» Et devant l'étonnement de ses camarades, le nihiliste concède : « Je dois déclarer que mon système n'est pas encore tout à fait au point, que ma conclusion est en contradiction directe avec l'idée qui m'a servi de point de départ : partant de la liberté illimitée, j'aboutis au despotisme sans limite. »

Ces phrases semblent révélatrices du paradoxe que contient toute construction utopique et des problématiques soulevées par le sujet.

Chaque fois que l'on a tenté d'imaginer une humanité heureuse, que l'on a souhaité libérer l'homme du joug des servitudes socio-politiques pour le rendre maître de lui-même dans un Eden reconquis, le nouveau modèle a fini par élever de nouvelles contraintes ou une organisation plus étouffante que celle que l'on prétendait remplacer.

Reprécisons le paradoxe attaché à la réalité utopique : elle veut poser les

fondements d'une société idéale et aboutit souvent à un monde d'oppression ou de terreur.

Ce sera là le point de départ d'une réflexion sur cet immense sujet qui n'en finit pas d'être repensé et qui ne pourra pas être épuisé, l'utopie.

L'occasion sera bonne pour redessiner les contours de la notion – des penseurs grecs jusqu'aux auteurs de science-fiction –, pour mentionner les grandes œuvres qui l'illustrent, pour s'arrêter aux domaines qu'elle entend privilégier (la topographie, l'urbanisme, la famille et la sexualité, le travail, l'organisation politique), pour pointer ses dérives et les raisons qui permettraient à Cioran de la désigner comme « une féerie monstrueuse ».

Intervenant : Yves Stalloni



Yves Stalloni est agrégé de lettres modernes, docteur d'État ès lettres, professeur (h) de Chaire supérieure. Il a fait l'essentiel de sa carrière à Toulon, au Lycée Dumont d'Urville où il eut en charge les Classes préparatoires. Il a également été chargé de cours à l'Université de Toulon.

Il est Membre titulaire de l'Académie du Var, responsable de la commission de littérature.

Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, de nombreuses éditions critiques et d'environ 400 à 500 articles parus dans des revues diverses, le tout dans le domaine de la critique littéraire, de la littérature générale, de la culture et de la méthodologie.

Il animera ce soir pour la cinquième fois une séance du Café Philo La Garde.

Dernière séance : « La maternité : Big Bang Baby ? »



Les hommes auraient-ils peur de tout ce qui touche à la maternité ? C'est l'hypothèse qui nous est venue à l'esprit en observant la faible assistance de ce Café Philo.

Le thème était pourtant passionnant, et la jeune universitaire Lucie Citharelle (auteure de *Big Bang Baby*) l'a abordé avec brio et humour.

Elle a passé en revue les bouleversements qu'entraîne une grossesse et la naissance d'un enfant pour la mère comme pour le père.

Le débat fut riche en témoignages personnels, les prises de parole furent nombreuses et très variées. Le proverbe s'est une fois encore avéré exact : les absents ont eu tort !